



P
A
X

1958
N° 33

SOMMAIRE :

Epiphanie	1
Souhaits	3
Le Signe de Dieu	4
« Une gaieté nouvelle »	8
Souvenirs et coutumes (Epiphanie)	11
Gravures - Commentaires	14
L'Abbaye de S. Mathieu	20
Histoire du Monastère de Landévennec	27
Chronique	31
Bibliographie	32
Amis de Landévennec	

P A X CHRONIQUE TRIMESTRIELLE DES ABBAYES DE KERBÉNÉAT ET DE LANDÉVENNÉC
lien entre nos amis et nos monastères, leur permet de s'associer à la vie de nos communautés, s'efforce de les aider à bénéficier des richesses de la doctrine monastique, de la spiritualité liturgique et du patrimoine chrétien de notre Bretagne.

ABONNEMENT

Ordinaire : 350 francs — de soutien : 800 francs
L'abonnement se renouvelle à la réception du n° de Janvier.
H. GOUGAY, Abbaye de Kerbénéat, Plouvenventer (Finistère)
C. C. P. 1145-34 Rennes

Couverture.

ADORATION DES MAGES, Plougastel. — Le sculpteur de Plougastel n'aime pas l'aspersion ni l'opulence. Tous les groupes du Cultaire sont traités en esprit de simplicité, de calme et comme de silence. Comme ils se taisent, et de quel silence révérentiel et bonhomme tout à la fois, les participants de cette scène ! Ils se sont tous bien serrés, hommes, bêtes et accessoires pour cadrer dans le rectangle, mais il n'y a pas de trace de hâseclade. Et l'un des Rois a une petite croix sur la poitrine, car les Sages mystérieux avaient, comme l'on sait, des révélations sur l'avenir ...

“ EPIPHANIE ”

EPIPHANIE. Le mot, on le sait, signifie : manifestation. Avec l'étoile se montrant aux Mages, c'est Jésus, Lumière du monde, qui se manifeste aux hommes au sein de leurs ténèbres.

Cette première épiphanie se fit en présence et par l'intermédiaire de Marie. « Entrant dans le lieu au-dessus duquel s'était arrêtée l'étoile, ils trouvèrent l'Enfant et sa Mère », nous dit des Mages le texte évangélique. Marie leur présenta son nouveau-né. Et si leur âme fut en ce moment illuminée des splendeurs de la foi, c'est par Marie que leur vint cette lumière. Car, depuis la nuit de Noël, Marie demeure à jamais Celle que l'Eglise nous fait nommer « Porte brillante de la lumière ». Elle est la Mère de la foi.

Quel fut, dans l'âme et la conduite des Mages, l'effet de cette lumière ? « Et se prosternant, ils l'adorèrent ». Avec la foi de Marie, c'étaient son respect et son silence qui s'imprimaient dans leur âme. C'étaient sa reconnaissance et sa joie qui s'imprimaient dans leur cœur. Sa prière devenait leur prière. Son amour devenait leur amour. Et cet amour leur inspirait le détachement et l'offrande de leurs trésors, symbole de leur conversion profonde et de l'offrande de leur vie. Le cœur libéré et rempli, ils reprenaient d'un pas plus assuré et plus alerte leur route... cette route qui les ferait désormais marcher vers la Lumière éternelle.

Lourdes 1858. C'est encore la Lumière qui luit au milieu des ténèbres. C'est Dieu qui se manifeste au monde, en prenant comme confidente et comme messagère une humble enfant de chez nous. Cette nouvelle « épiphanie » va se faire par Marie.

Et quelle est la lumière qui jaillit et rayonne de la grotte de Lourdes ? C'est le recueillement de Marie nous invitant au silence et à l'adoration. C'est son doux et rassurant sourire nous invitant à la confiance et à

l'action de grâces. C'est son appel à la prière, à une prière qui nous fasse puiser sans cesse à la source toujours jaillissante de la grâce. C'est son appel à l'amour : à un amour sincère qui nous convertisse et nous fasse faire pénitence; à un amour généreux qui nous rende compatissants et secourables à la misère de notre monde égaré et pécheur. C'est la manifestation de l'Immaculée : preuve vivante de l'amour infini de Dieu et de la toute-puissance de sa grâce; expression la plus pure qui soit de la beauté, de la bonté et de la joie resplendissantes d'une âme qui a parfaitement répondu à l'attente et au don de Dieu.

La petite Bernadette en eut les yeux et le cœur à jamais remplis. Et, ferme, généreuse, souriante, elle s'avança sur ce chemin difficile et douloureux que devait être sa vie en ce monde, assurée que, suivant la promesse de la Vierge, il la conduirait au bonheur du ciel.

1^{er} Janvier 1958. Il nous est bon de projeter sur l'année qui commence la Lumière que contient cette double épiphanie. Le recueillement de Marie. Car une nouvelle année nous met en face du mystère sacré de notre vie. Son sourire. Car cette année est un nouvel « an de grâce ». Son appel à la prière. Elle nous est de plus en plus nécessaire chaque jour. Son appel à l'amour. Car l'amour est notre vie. Mais sans renoncement il ne peut y avoir d'amour. Et l'amour c'est le don total et persévérant de nous-mêmes au service de Dieu, au service des nôtres, au service de nos frères. La route en est longue, laborieuse, harassante parfois.

« Regarde l'étoile, invoque Marie ! ». Elle nous éclairera et nous reconfortera de son regard, de son sourire, de sa prière. Car elle prie pour nous « maintenant », chaque jour, à toute heure. Et elle chemine avec nous, chargée de nous conduire à son Fils, à travers les ombres de cette vie, jusqu'à la suprême « épiphanie », dans la lumière éternelle du ciel.

Puissions-nous commencer et parcourir tous ensemble cette nouvelle année d'un pas ferme et confiant, alerte et joyeux, sous le regard et avec la protection de Marie !

A tous nos lecteurs et amis : heureuse, sainte année !

Le Père Abbé.

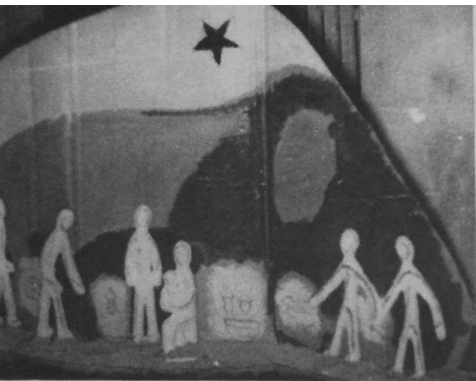


SOUHAITS

*Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ,
que l'amour de Dieu
et la communion du Saint-Esprit
soient avec vous tous ! II Cor. 13*

QUE DIEU SOIT TOUJOURS AVEC VOUS !

- Qu'il vous protège par sa grâce,
dans toutes vos entreprises.
- Qu'il vous garantisse, par sa providence,
de tous les dangers auxquels vous êtes exposés.
- Qu'il adoucisse, par son onction,
toutes les adversités qui pourront vous arriver.
- Qu'il comble, par sa bienveillance, tous vos désirs;
qu'il vous pardonne, par sa miséricorde, tous vos péchés.
- Qu'il soit avec vous, ce Dieu de bonté,
au milieu de vos tentations pour vous les faire surmonter;
au milieu de vos inquiétudes, pour les dissiper.
- Qu'il vous assiste
dans la prospérité, pour que vous en fassiez bon usage;
dans la pauvreté, pour vous en adoucir l'amertume;
dans vos travaux, pour les bénir;
dans vos pertes, pour vous en dédommager.
- Qu'il vous suive dans vos maisons
et au milieu de vos familles.
Que partout sa protection vous soit sensible.
- Qu'il fasse aussi, ce Dieu tout-puissant,
que vous soyez toujours avec lui,
par votre charité sincère envers votre prochain.
- Qu'il vous donne sa grâce et sa paix en cette vie
et vous montre sa face adorable dans l'autre !



LE SIGNE DE DIEU

ALLONS donc jusqu'à Bethléem voir cet événement que le Seigneur nous a fait connaître, s'étaient dit les uns aux autres les bergers après que les anges les eurent quittés pour le ciel. Ils vinrent en hâte et trouvèrent Marie, Joseph et le nouveau-né, couché dans une crèche. (Luc. I.)

A quelque temps de là des Mages d'Orient virent son astre se lever et vinrent eux aussi rendre hommage au petit enfant, qu'ils trouvèrent dans le logis avec Marie sa Mère. Mais quelles étapes laborieuses n'avaient-ils pas dû franchir ! Les bergers furent d'un bond rendus à l'étable, car ils étaient « dans les environs veillant à la garde de leur troupeau ». Les Mages, eux, qu'ils vissent de Perse, de Chaldée ou d'Arabie, n'étaient pas à la porte de Bethléem. Si encore on leur avait épargné la station à Jérusalem ! Aussi bien Dieu se plaisait à éprouver plus fortement la foi et la confiance des Sages.

Un phénomène astronomique donna le signal du départ. « Pourquoi, se demande S. Jean Chrysostome, Dieu s'est-il servi d'un tel moyen pour amener les Mages à lui ?... Dieu, dans son admirable condescendance les appelle par une voix à laquelle ils sont accoutumés; il fait briller à leurs yeux un astre d'une remarquable grandeur et d'une nature spéciale, afin qu'ils soient frappés et par la beauté du spectacle et par l'étrangeté du mouvement... » (Hom. sur Matt.).

Cet astre, leur compagnon, ainsi que le nomme le même Docteur, les mène à Jérusalem; ils disparaît, puis reparait, pour s'arrêter enfin « au-dessus de l'endroit où était l'enfant. » Il avait fallu, entre temps, se rendre auprès des autorités locales prendre des informations précises touchant le lieu « où venait de naître le roi des Juifs ».

Ce roi certainement était né, car le signe qui leur était donné ne pouvait tromper : « Nous avons vu son astre se lever et nous sommes venus lui rendre hommage. » D'un mot ils justifient leur présence à la cour d'Hérode : ils ont vu.

L'empressement des Mages, qui ne fut pas moindre que celui des bergers, nous émeut davantage. Personnages de haut rang et hommes de science de leur époque, ils manifestent une simplicité et une droiture de cœur telle qu'on la rencontre parfois dans les vrais savants, fruit de leur amour de la vérité et disposition d'ouverture à la foi. Attentifs à déceler dans le ciel le signe du Sauveur, ils comprennent, ce signe une fois connu, que l'irrésolution serait un refus, le moindre délai une perte irréparable : auraient-ils seulement trouvé l'enfant à Bethléem, s'ils n'avaient pas pris une rapide décision, car, sans tarder, l'enfant devait prendre la route de l'Égypte et de Nazareth ?

Leur attitude ferme et généreuse les met au-dessus des répugnances et des hésitations de la nature. Demandons-leur s'ils ne sont pas trompés par cet astre fugitif, s'ils ne sont pas le jouet d'un mauvais calcul, s'ils ont mesuré les fatigues du voyage, s'ils ont tenu compte de l'opinion de leurs compatriotes, qui auront traité leur piété de folie, leur conduite de singularité. Posons-leur mille questions semblables, ils répondront simplement : « Nous avons vu... et nous sommes venus. »

Une fois engagés sur le chemin, ils ne regardent pas en arrière et ne se laissent pas déconcerter par les rencontres qu'ils font.

L'émoi de « tout Jérusalem », autant que la réserve des Juifs, aurait pu à juste titre éveiller un doute dans leur esprit; les Juifs étaient, en effet, particulièrement éclairés sur le Messie à venir par les précisions non équivoques de leurs Livres. « C'est de Bethléem de Juda, que sortirait le chef qui serait le pasteur d'Israël », affirmèrent à Hérode sans hésiter les grands prêtres et les scribes du peuple. « Mais, semblables aux bornes des chemins, ils montrèrent la route et eux-mêmes ne la suivirent pas. » (S. Augustin). Le trouble et l'embarras du roi ne leur échappèrent sans doute pas. Qu'à cela ne tienne « ils se mirent en route et voici que l'astre les devançait. » Au terme du voyage les attendait la récompense de leur foi active et courageuse; tandis que l'ombrageux prince couronné ne put jamais mettre la main sur son rival, les heureux Mages découvrirent leur Sauveur... dans une étable.

L'EPIPHANIE ou la manifestation de Jésus se continue et se renouvelle à chaque instant et les Mages offrent en eux les modèles pour qui veut loyalement chercher Dieu, trouver le Christ : « Chaque jour, déclare S. Léon, nous voyons des hommes qui appartiennent à l'erreur venir à la vraie lumière, et cette lumière qui brille dans les cœurs est un rayon de l'étoile des Mages. » (Serm. 36, c.1).

Les voies qui aujourd'hui peuvent mener à Dieu sont autrement lumineuses que les sentiers éclairés jadis par les seuls « rayons de l'astre » paru à l'Orient. Les Mages, assurément, ne furent pas guidés uniquement par l'étoile : « A la présence du signe qu'il leur donnait au dehors, Dieu les toucha au-dedans par cette inspiration dont Jésus a dit : Nul ne peut venir à moi, si mon Père ne le tire. » (Bossuet, Elév. 17^e sem. 2^e élév.) Outre l'illumination intérieure départie à chacun, nous avons à notre disposition la parole de Dieu et de son Fils, nous pouvons contempler les exemples du Sauveur, de sa Sainte Mère et de tous les Saints; nous recevons les enseignements de l'Église, les direc-

tives de ses chefs, les conseils et les exhortations de ses ministres. Et, pour peu qu'on y soit attentif, il est loisible à tout homme de discerner le doigt de Dieu dans l'œuvre de sa création et de percevoir son appel dans les événements que conduit sa diligente et sage Providence.

Bien des âmes, à l'imitation des Mages, dociles aux lumières qui soudainement s'imposent à elles, se sont arrachées brusquement à tout ce qu'elles avaient et à tout ce qu'elles étaient pour risquer le saut dans l'inconnu de la foi; la brutalité même des brisements et des séparations n'est-elle pas souvent la marque et la garantie du succès de la démarche ? Voici comme en parle Bossuet :

« Vous ne savez pas encore ce que c'est, non plus que les Mages et vous savez seulement en confusion que cette nouvelle étoile vous conduit au roi des Juifs ... Allez, marchez, imitez les Mages : *nous avons vu son étoile et nous sommes venus*; nous avons vu et nous sommes partis à l'instant. Pour aller où ? nous ne savons pas encore; nous commençons par quitter notre pays ... Chrétiens, peut-être qu'à ce moment l'étoile va se lever dans votre cœur; allez, sortez de votre patrie ... Accoutumés à la vie des sens, passez à une autre région; apprenez à connaître Jérusalem et la crèche du Sauveur ... » (Élèv. 17, 2^e élèv.)

Si la rapidité de l'acquiescement est aussi louable qu'admirable, elle ne constitue pas le témoignage indispensable. Il est de réelles et généreuses recherches de Dieu soumises à un lent et douloureux cheminement : on piétine et l'on tâtonne à travers de lourdes illusions et d'épaisses ténèbres, que n'entretient du reste aucune espèce de mauvais vouloir, d'où leur valeur de mérites. C'est l'histoire de nombre de convertis, tiraillés de longues années durant entre les refus de leur raison et les avances de la foi, et ne goûtant le repos qu'au moment où l'homme a cédé le pas au croyant.

Trop souvent, il faut l'avouer, les lenteurs et les retards sont surtout imputables à la mauvaise nature : orgueil, égoïsme, passions, empêchent de voir, de voir bien clair et interdisent le premier pas en avant. A cet égard, n'est-il pas à propos de redire combien notre temps souffre particulièrement de cet aveuglement de l'esprit qui lui rend si pénible la « découverte » de Dieu et des valeurs spirituelles ?

Devant la « révolution technique » qui se poursuit à un rythme vertigineux, s'il y a lieu, et très justement, d'admirer l'audace et la ténacité des chercheurs et des savants, il faut, en revanche, renoncer au rêve de la toute-puissance de l'homme et consentir à accepter ses limites. Chacune des découvertes devrait inciter les témoins à s'écrier : « Ici est la main du Créateur ».

« Le Seigneur Dieu, disait récemment le Pape Pie XII, qui a déposé au cœur de l'homme le désir insatiable de savoir, n'avait pas l'intention de mettre une limite à ses efforts de conquête, quand il lui dit : *Soumettez la terre* (Gen. II, 28); c'est toute la création qu'il lui a confiée et qu'il offre à l'esprit humain pour qu'il y pénètre et puisse ainsi comprendre toujours plus à fond la grandeur infinie de son Créateur. Si, jusqu'à présent, l'homme se sentait, pour ainsi dire, enfermé sur la terre et devait se contenter des informations fragmentaires qui lui parvenaient de l'univers, il semble maintenant que la possibilité s'offre à lui de briser cette barrière et d'accéder à de nouvelles vérités et de nouvelles connaissances que Dieu a déposées à profusion dans le monde. » (1).

(1) Discours de S.S. le Pape Pie XII au VII^e Congrès de la Fédération internationale de l'astronomie, 20 Septembre 1956.

Aussi bien, à aucune époque, peut-être, la présence de Dieu n'a été manifestée à notre raison plus efficacement, plus visiblement, si l'on ose dire. Mais cette « révélation » demeurera inopérante, tant que ne sera pas rétablie l'échelle des valeurs selon laquelle la matière doit servir et non pas dominer. C'est contre ce danger que Pie XII ne cesse de mettre en garde :

« L'homme moderne, précisément parce qu'il est en possession de tout ce que l'esprit et le travail humain ont produit dans le cours des temps, devrait reconnaître encore mieux la distance infinie qui sépare son œuvre immédiate de celle du Dieu sans limites.

« Mais la réalité est bien différente, car les fausses et étroites visions du monde et de la vie acceptées par les hommes modernes, non seulement les empêchent de tirer des œuvres de Dieu, et, en particulier de l'Incarnation du Verbe, un sentiment d'admiration et de joie, mais elles leur enlèvent encore la faculté d'en reconnaître l'indispensable fondement, celui qui donne consistance et harmonie aux œuvres humaines.

« Beaucoup, en effet, se laissent en quelque sorte, éblouir par la splendeur limitée qui se dégage de celles-ci, sourds à l'appel secret qui invite à en chercher la source et le couronnement en dehors et au-dessus du monde de la science et de la technique.

« L'Incarnation de Dieu et son habitation parmi nous ne suscitent en eux aucun intérêt profond, aucune commotion féconde. Noël n'a pour eux d'autre contenu et d'autre langage que ceux qu'un berceau peut exprimer, sentiments plus ou moins vifs, mais seulement humains. » (2).

Au monde d'aujourd'hui Dieu donne donc le signe qui lui convient, qui lui révèle sa présence et lui fait sentir par delà l'effort humain, sa toute-puissance. Le reconnaîtra-t-il ou se fourvoiera-t-il irrémédiablement ? Pour dissiper son angoisse, qu'il se tourne vers les mages qui lui dictent l'attitude libératrice : « *Nous avons vu son étoile, l'étoile du Christ, et nous sommes venus* : simplicité du regard et droiture du cœur ... Puis, nous nous sommes prosternés;... il faudra, peut-être, commencer par là ! »

(2) Radiomessage de S.S. Le Pape Pie XII. Noël 1955.

« Une gaité nouvelle »

*J*E sens une gaité nouvelle
Qui me recueille ore le cœur :
Je crois que c'est la flamme belle
D'amour, qui se fait le vainqueur
De la terre et des cieux :
Amour le petit garçonnet,
Qui vient mignon et gracieux
Se présenter tout pur et net...
Cet amour d'une pucelette,
D'une vierge, vierge est sorti :
Luy tout net d'elle tout en nette,
Comme des cieux il est parti :
En chants mélodieux,
Les pastourelles et pasteurs,
Conduits d'un astre radieux
De son astre sont les chanteurs.
Voici les Rois, voici les Anges,
Voici les filles et garçons
Qui viennent chanter les louanges
De cet amour en cent façons :
Et le ciel tout autour,
La terre et tous les éléments
Chantent festoyant cet amour
Par mille et mille ébatements.

*V*oyez l'Estoile reluisante
Ains bien plustost au beau soleil,
Qui de sa lumière éclatante
Fais d'une nuit un jour vermeil,
Et nous montre le lieu
Où le grand Roy de tous les rois,
Qui se faisant ore homme-Dieu,
A pris naissance à cette fois.
Allons, courons voir la Fillette
Qui remmaillote l'enfançon,
Qui dorelote et qui mugyette
Son Seigneur, son petit garçon.

*J*a les Rois de Levant
Venus luy presentent de l'or,
De l'encens, du myrrhe, et devant
S'agenouillants l'adorent or.
Voyons le Bœuf et l'Asne encore,
Et le bon Joseph à genous,
Dont chacun d'eux l'Enfant adore,
Qui les regarde d'un œil doux.

Une belle clarté
Comme un grand soleil, rayonnant,
Claire va de chaque costé
L'Enfantelet environnant.
Un long bourdonner de musettes,
Dessous un murmure, un parler
De bergers et de bergerettes,
Font haut partout retentir l'air :
Ils viennent à monceaux
De toutes parts joyeusement,
Pour célébrer par chants nouveaux
De la Vierge l'enfantement.
On ouit aux cieux des voix claires,
Des trompettes et des clairons
D'Anges, d'Archanges, d'Angelettes,
Qui vont chantant aux environs :
Que gloire soit ès cieux,
En terre la paix et bonté,
L'abondance, voire encor mieux,
Aux cœurs de bonne volonté.
En dépit du Roy de Judée,
Des innocents cruel bourreau,
Cette Vierge recommandée
Et cet innocent juste et beau,
Iront en seureté.
De Joseph guidez seulement
Tant qu'en Egipte en sauveité
Ils éviteront le tourment.

*L'*Enfançon, conduit par la grâce
Du Père et de l'Esprit-divin,
Rachètera l'humaine race
Par son propre sang à la fin :
Il fera dedans nous
Renaistre les belles vertus,
Dont premier sans mal ni courroux
Eve et Adam furent vestus.

Les loups et bestes ravissantes
 N'offenseront plus nos troupeaux,
 Désormais ne seront nuisantes
 Les sorcières à nos agneaux :
 On laira seurement
 Le soc et la charue aux champs,
 Plus ne seront aucunement
 Derobez des larrons mechants.

Prenons chacun sa panetière,
 Suivons Philanon le berger,
 Annete-Philis sa bergère,
 Ils nous conduiront sans danger :
 Venez, Jane et Janot,
 Anne, Madelon, Collinet,
 Marion, Carlet et Margot,
 Guillot, Jacquet, Bernardinet :
 Adorons l'Enfant tous assemble.
 Pour célébrer cette faveur,
 Il nous faut adorer
 Les rayons de sa charité,
 Qui dans la nuit font éclairer
 En nous les rais de sa bonté.
 Les fous mortels de s'enflamer
 Au feu non pur qui les consume,
 Mais nous voulons bien mieux aimer :
 En cette heureuse nuit,
 Vierges et purs nous detestons
 L'amour impur qui les seduit,
 Et l'Amour des amours chantons.
 Chantons d'une amour bien grande
 Cet Amour, l'Amour des amours :
 Allons luy presenter l'offrande,
 Et requérir de luy secours :
 Si qu'en joyeuseté,
 Qu'en sons et qu'en beaux chants toujours
 Soit chacun an de nous chanté
 Cet Amour, l'Amour des amours.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE
 1535-1606

Autour de l'Épiphanie

Souvenirs Historiques.

Nous trouvons dans les premiers siècles de l'Eglise deux événements remarquables qui ont signalé la grande journée qui nous rassemble aux pieds du Roi pacifique. Le six janvier 361, le César Julien, déjà apostat dans son cœur, à la veille de monter sur le trône impérial que bientôt la mort de Constance allait laisser vacant, se trouvait à Vienne dans les Gaules. Il avait besoin encore de l'appui de cette Eglise chrétienne dans laquelle on disait même qu'il avait reçu le degré de Lecteur, et que cependant il se préparait à attaquer avec toute la souplesse et toute la férocité du tigre. Nouvel Hérode, artificieux comme l'ancien, il voulut aussi, dans ce jour de l'Épiphanie, aller adorer le Roi nouveau-né. Au rapport de son panégyriste Ammien Marcellin, on vit le philosophe couronné sortir de l'impie sanctuaire où il consultait en secret les aruspices, puis s'avancer sous les portiques de l'église, et au milieu de l'assemblée des fidèles, offrir au Dieu des chrétiens un hommage aussi solennel que sacrilège.

Onze ans plus tard, en 372, un autre Empereur pénétrait aussi dans l'église, en cette même solennité de l'Épiphanie. C'était Valens, chrétien par le Baptême comme Julien, mais persécuteur, au nom de l'Arianisme, de cette même Eglise que Julien poursuivait au nom de ses dieux impuissants et de sa stérile philosophie. La liberté évangélique d'un saint Evêque abattit Valens aux pieds du Christ Roi, en ce même jour où la politique avait contraint Julien de s'incliner devant la divinité du Galiléen.



P. DE LAHAYE.

Saint Basile sortait à peine de son célèbre entretien avec le préfet Modestus, dans lequel il avait vaincu toute la force du siècle par la liberté de son âme épiscopale. Valens arrive à Césarée, et, l'impiété arienne dans le cœur, il se rend à la basilique où le Pontife célébrait avec son peuple la glorieuse Théophanie. « Mais, comme le dit éloquemment saint Grégoire de Nazianze, à peine l'Empereur a-t-il franchi le seuil de l'enceinte sacrée, que le chant des psaumes retentit à ses oreilles comme un tonnerre. Il contem-
« ple avec saisissement la multitude du peuple fidèle, semblable à une mer. L'ordre, « la beauté du sanctuaire éclatent à ses yeux d'une majesté plus angélique qu'humaine. « Mais ce qui l'émeut plus que tout le reste, c'est cet Archevêque debout en présence « de son peuple, le corps, les yeux, l'esprit aussi fermes que si rien de nouveau ne se « fût passé; tout entier à Dieu et à l'autel. Valens considère aussi les ministres sacrés, « immobiles dans le recueillement, remplis de la sainte frayeur des Mystères. Jamais « l'Empereur n'avait assisté à un spectacle si auguste; sa vue s'obscurcit, sa tête tourne « son âme est saisie d'étonnement et d'horreur ».

Le Roi des siècles, fils de Dieu et fils de Marie, avait vaincu. Valens sentit s'évanouir ses projets de violence contre le saint Evêque; et si, dans ce moment, il n'adora pas le Verbe consubstantiel au Père, du moins il confondit ses hommages extérieurs avec ceux du troupeau de Basile. Au moment de l'offrande, il s'avança vers la barrière sacrée, et présenta ses dons au Christ en la personne de son Pontife. La crainte que Basile ne les voulût pas recevoir agitait si violemment le prince, que la main des ministres du sanctuaire dut le soutenir pour qu'il ne tombât pas, dans son trouble, au pied même de l'autel.

Ainsi, dans cette grande solennité, la Royauté du Sauveur nouveau-né a-t-elle été honorée par les puissants de ce monde qu'on a vus, selon la prophétie du Psaume, abattus, et léchant la terre à ses pieds. (Ps. LXXI)

Mais de nouvelles générations d'empereurs et de rois devaient venir qui fléchiraient les genoux, et présenteraient au Christ-Seigneur l'hommage d'un cœur dévoué et orthodoxe. Théodose, Charlemagne, Alfred le Grand, Etienne de Hongrie, Edouard le Confesseur, Henri II l'Empereur, Ferdinand de Castille, Louis IX de France, tinrent ce jour en grande dévotion; et leur ambition fut de se présenter avec les Rois Mages aux pieds du divin Enfant, et de lui ouvrir comme eux leurs trésors. L'usage s'était même conservé à la cour de France jusqu'à l'an 1378 et au delà, (comme en fait foi le continuateur de Guillaume de Nangis), que le Roi très chrétien, venant à l'offrande, présentât de l'or, de l'encens et de la myrrhe, comme un tribut à l'Emmanuel.

Coutumes.

Mais cette représentation des trois mystiques présents des Mages n'était pas seulement usitée à la cour des rois : la piété des fidèles au moyen âge présentait aussi au Prêtre pour qu'il les bénît, en la Fête de l'Epiphanie, de l'or, de l'encens et de la myrrhe; et l'on conservait en l'honneur des trois Rois ces signes touchants de leur dévotion envers le fils de Marie, comme un gage de bénédiction pour les maisons et pour les familles. Cet usage s'est conservé en quelques diocèses d'Allemagne.

Un autre usage a subsisté plus longtemps, inspiré aussi par la piété naïve des âges de foi. Pour honorer la royauté des Mages venus de l'Orient vers l'Enfant de Bethléhem,

on élisait au sort, dans chaque famille, un Roi pour cette fête de l'Epiphanie. Dans un festin animé d'une joie pure, et qui rappelait celui des Noces de Galilée, on rompait un gâteau; et l'une des parts servait à désigner le convive auquel était échue cette royauté d'un moment. Deux portions du gâteau étaient détachées pour être offertes à l'Enfant Jésus et à Marie, en la personne des pauvres, qui se réjouissaient aussi en ce jour du triomphe du Roi humble et pauvre. Les joies de la famille se confondaient encore une fois avec celles de la Religion; les liens de la nature, de l'amitié, du voisinage, se resserraient autour de cette table des *Rois*; et si la faiblesse pouvait apparaître quelquefois dans l'abandon d'un festin, l'idée chrétienne n'était pas loin, et veillait au fond des cœurs.

Heureuses encore aujourd'hui les familles au sein desquelles la fête des *Rois* se célèbre avec une pensée chrétienne ! Longtemps, un faux zèle a déclamé contre ces usages naïfs dans lesquels la gravité des pensées de la foi s'unissait aux épanchements de la vie domestique; on a attaqué ces traditions de famille sous le prétexte du danger de l'intempérance, comme si un festin dépourvu de toute idée religieuse était moins sujet aux excès. Par une découverte assez difficile, peut-être, à justifier, on est allé jusqu'à prétendre que le gâteau de l'Epiphanie, et la royauté innocente qui l'accompagne, n'étaient qu'une imitation des Saturnales païennes, comme si c'était la première fois que les anciennes fêtes païennes auraient eu à subir une transformation chrétienne. Le résultat de ses poursuites imprudentes devait être et a été, en effet, sur ce point comme sur tant d'autres, d'isoler de l'Eglise les mœurs de la famille, d'expulser de nos traditions une manifestation religieuse, d'aider à ce qu'on appelle la sécularisation de la société.

Mais retournons contempler le triomphe du royal Enfant dont la gloire resplendit en ce jour avec tant d'éclat... Revêtons-nous de la foi et de l'obéissance des Mages; adorons, avec le Précurseur, le divin Agneau au-dessus duquel s'ouvrent les cieux; prenons place au mystique festin de Cana, auquel préside notre Roi trois fois *manifesté*, et trois fois glorieux. Mais, dans les deux derniers prodiges, ne perdons pas de vue l'Enfant de Bethléhem; et dans l'Enfant de Bethléhem, ne cessons pas non plus de voir le grand Dieu du Jourdain, et le maître des éléments.

DOM GUERANGER.
L'année liturgique, I.

3



Les **héliogravures** de ces pages
sont des clichés **JOS Le Doaré**

Les **commentaires** sont
de **Monsieur V. Debidour**

ADORATION DES BERGERS, ADORATION DES MAGES.
Chapelle de Notre-Dame du Crann. — *Le plus bel ensemble sans doute de vitraux renaissance qui ait été conservé dans le Finistère est à Notre-Dame du Crann. Les scènes de Noël n'y pouvaient manquer. Elles sont traitées avec une splendeur que rehausse la richesse des couleurs : c'est sur un disque rouge vif que se détache en jaune d'or l'étoile des Mages. Velours et tissus surbrodés, joailleries éclatantes et architectures à l'avenant. Mais, au-dessus, la scène des bergers est beaucoup plus dépouillée : au grand sabre répond le coutelas dans sa gaine; à la vaisselle d'or l'offrande d'un couple de pigeons dans une cage de vannerie, ou d'un panier de mirabelles : à l'arrière-plan de cavalerie, de halberdiers et d'oriflammes, le décor lointain des pâturages.*

ADORATION DES MAGES. Loguivy-Lannion. — *Fragment d'un grand panneau en bois ciré (il était certainement peint jadis) qui groupe dans un ensemble chargé, mais très savamment composé l'hommage des bergers et celui des Mages. Dans l'art du groupement, dans l'aménagement des perspectives et bien d'autres détails, on sent l'art des retables flamands. Et les visages ont une variété et une finesse de dessin — même le bœuf — tout à fait remarquable : à tel point qu'on est surpris de la seule gaucherie du morceau, celle qui apparaît dans le personnage de l'Enfant.* →



ADORATION DES MAGES. Albâtre de Roscoff. — Cette œuvre-ci, pour être en Bretagne, n'est nullement bretonne : elle provient des ateliers anglais, qui, au XIV^e siècle, exportaient ces petits panneaux sculptés, aux formes étirées, aux attaches grêles, aux gros yeux vides, traduction un peu mièvre, en mineur, des grâces de la statuaire gothique. Si tout l'honneur, dans une pareille saynète, va à l'Enfant et à sa Mère qui est seule nimbée, ce sont les Mages qui ont les honneurs de la composition : un beau mouvement en oblique rythme la distribution des personnages, allant du donateur, beau comme un christ, qui marque son hommage en fléchissant le genou et en tenant sa couronne aux doigts, vers le bébé et Marie. Il y a quelque chose de liturgique dans le choix des présents (or, encens et myrrhe, dit la tradition) : on dirait une châsse à reliques, et deux calices. Détails amusants, eux-mêmes traditionnels, le collier à grelots de Balthazar, et le clayonnage au-dessus duquel les deux bêtes penchent le museau. Quant à Joseph en bas, à l'angelot en haut, la mise en page les réduit à la portion congrue, mais ils apportent à la scène le tribut de leur discrète admiration.



LA VIERGE COUCHÉE, Chapelle de Kergrist, Chapelle du Yaudet. — La représentation de Marie « en gésine » est une formule archaïque qui a ensuite cédé la place à la Vierge à genoux devant son Nouveau-Né : ceci à la fois pour des raisons de composition plastique et pour des motifs théologiques, l'accouchement virginal ayant échappé aux douloureuses servitudes des communes maternités. Mais en Bretagne, à une époque très tardive, on retrouve des Vierges alitées. Sans doute sont-elles liées à la dévotion très réaliste des femmes qui imploraient une facile délivrance. (De la même intention relève la curieuse Vierge Marie enceinte, qu'on voit à Plomeur). Artistiquement, ces œuvres sont d'une grande médiocrité : au Yaudet matelas et édredon sont drapés de vraie dentelle, comme on habillait parfois les statues de vraies robes. Le Saint-Esprit volette comme il peut sous le ciel de lit. Joseph, pensif et solennel, est assez embarrassé de sa personne, qui est d'ailleurs, peut-être, la première de la Sainte Trinité, car le père adoptif, richement couronné, pourrait bien être aussi le Père éternel ...



L'ABBAYE DE SAINT-MATHIEU



Les débuts.

L'ABBAYE de Saint-Mathieu occupe une place à part dans la Bretagne Bénédictine, tant par suite de sa position de « bout du monde », *Finis terrae*, que pour l'antiquité de ses origines, et surtout la présence de la relique insigne de l'apôtre saint Mathieu, qui lui vaut son nom traditionnel de *Sant-Vaze-fin-ar-bed*.

Il faut, sans doute, faire remonter à saint Tanguy, le fondateur du monastère de Gerber (qui deviendra l'abbaye cistercienne du Relecq) l'apparition de la vie monastique près de l'antique *Portus Staliocanus* de la carte de Ptolémée. Ce fut, à l'origine, un modeste groupement de cellules rustiques autour d'une chapelle en bois et de quelques bâtiments communs protégés par un « *vallum* ».

L'humble fondation du VII^e siècle va prendre une importance considérable deux cents ans plus tard, du fait de la « Translation » du Corps de saint Mathieu, apporté d'Égypte par des marchands Léonnais.

En faisant la part de la légende et de l'histoire dans le récit de Paulinus, évêque de Léon au X^e siècle, nous placerons l'événement sous le roi de Bretagne Salomon (857-875). Les saintes reliques furent-elles enlevées par les Normands en 919 ou 952 ? Nous les retrouvons à Salerne en 1075, d'où il semble que le chef du saint apôtre, et non point le corps tout entier, fut ramené par Hervé II de Léon au temps des Croisades.

On aimerait savoir quelque chose sur les premiers successeurs de saint Mathieu; comme à Saint-Jacut, les chartes les plus anciennes ont disparu sous la désastreuse administration des abbés commendataires. Il nous fait arriver au IX^e siècle, où le Cartulaire de Redon et surtout l'obituaire de Landévennec nous fournissent les éléments d'une première liste commençant par Siméon, qui s'intitule *abbas leonensis* abbé du Léon : on sait que l'abbaye a toujours revendiqué le titre de premier siège des évêques de Saint-Pol-de-Léon, ce qui peut prêter à certaines confusions.

Retenons simplement les noms les plus marquants. Daniel, en 1110, fonde dans le prieuré et paroisse de Saint-Mathieu de Morlaix, la Confrérie de la Trinité, qui émigrera bientôt à Notre-Dame-du-Mur et, groupant tous les marchands de toile de la ville, exercera une sorte d'hégémonie dans le monde des affaires, presque jusqu'à la fin de l'Ancien Régime.

La famille noble de Léon se dépense sans compter au service de l'abbaye. En 1157, Hervé, vicomte de Léon, concède sur les rivages des terres données par ses ancêtres, le droit d'épaves et de bris acquis à grand prix du duc de Bretagne. Ses descendants continuèrent ses largesses, y compris Hervé V, qui a dû aliéner peu à peu tout son patrimoine — signe « Hervé, jadis vicomte de Léon ». L'abbé Guillaume I de Kerlec'h, à l'occasion d'une fondation au profit du prieuré de Goello-Forêt en 1332, et l'abbé Philippe, dans le Cartulaire de l'abbaye en 1343, reconnaîtront solennellement les services de sa famille.

Jean Rouxel, entre tous, illustra le siège abbatial. Conseiller du duc de Bretagne, l'abbé de Saint-Mathieu, l'était de plein droit président de la Cour des Comptes sous Jean V, qui le nomme « notre bien-aimé et féal conseiller l'abbé de St-Mahé, notre trésorier et receveur général » (1408), il fut fidèle à son souverain, quand la vindicative Margot de Clisson, descendante et héritière de Charles de Blois, le rival malheureux des Montfort, le fit traitreusement prisonnier à Champtoceaux; l'abbé, parti en ambassade auprès du Dauphin de France, fut détenu à son tour au Château des Essarts. Après la délivrance du duc, il contresigna l'acte de confiscation du Minibriac, apanage d'Olivier et de Charles, les fils de Margot.

Malgré de si hauts services, l'abbaye était près de déchoir. Avec Jean Nouvel, mort en 1486, les moines perdent le droit à la libre nomination de leur abbé qui tombe au rang des commendataires, le prince s'arrogeant la désignation de l'ecclésiastique de son choix, choix qui ne fut pas toujours heureux.

Sous la commende.

FRANÇOIS II de Bretagne commença par faire nommer par le Pape son propre confesseur : Jean de la Forest (1486).

Voici, en 1533, le type achevé du commendataire : Hamon Barbier, fils du seigneur de Kerjean, dont on peut admirer toujours l'opulente demeure. Homme docte, au demeurant, docteur *in utroque*, conseiller du Parlement de Bretagne, choisi comme vicaire général par Christophe de Chauvigné, évêque de Léon, en 1522, il cumule sans vergogne les bénéfices qu'il gère fort strictement : il est ainsi chanoine de Nantes et de Cornouaille, recteur des paroisses de Plougoulm, Plouneour-Trez, Plounevez-Lochrist, Guipavas, Guimiliau, Lannilis, Plougras, Sizun, Plourin-Tréguier, prieur de l'Île-de-Batz, au total

plus de cinquante bénéfices, si bien qu'à sa mort le pape Paul III demanda si tous les commendataires de Bretagne étaient décédés le même jour.

Son successeur, Claude Dodieu, est d'une autre trempe. Seigneur du Velly, dans le Lyonnais, il était maître des requêtes au Parlement de Bretagne, prieur de Sainte-Croix de Châteaugiron, doyen de Saint-Malo et devint vicaire général, puis évêque de Rennes. Ambassadeur du roi auprès du Pape et de Charles-Quint, il prit part au Concile de Trente, aux Etats Généraux de Paris. Les moines, en reconnaissance de sa sollicitude, firent sculpter son écu-armorié à l'entrée du chœur de l'église abbatiale, où il figure encore.

En 1583 l'abbaye passe au trop célèbre Cosme Ruggieri, astrologue florentin, aumônier du roi par la faveur de Catherine de Médicis, qui le fit sortir des galères, où le Parlement de Paris l'avait condamné à la suite de deux complots. Les moines, honteux d'avoir un tel abbé, réussirent à le faire destituer de ses fonctions.

Le désordre s'installa au monastère, dont l'évêque usurpait les vicariats, les seigneurs s'attribuaient les redevances. Les moines, découragés, se relâchèrent; ils n'étaient plus que deux en 1638, et encore laissaient-ils aux prêtres séculiers à gages le soin d'assurer la célébration de l'office divin. Une vigoureuse réaction était devenue nécessaire, ce fut l'œuvre de la Congrégation de Saint-Maur, alors à ses débuts, et en pleine ferveur.

La réforme monastique.

EN 1648 on avait parlé de supprimer purement et simplement l'abbaye. Mais, grâce à l'opposition d'un religieux fidèle, le Parlement de Bretagne intervint pour imposer, après enquête sur place, « de pourvoir à la réformation et à l'union de ladite abbaye à la Congrégation de Saint-Maur ... avec défiance à l'abbé et à l'évêque, d'y établir aucun prêtre séculier ou régulier, autre que de ladite congrégation. » Il fallut attendre 1655 pour arriver à un Concordat entre les Mauristes et l'abbé commendataire, Louis de Fumée, simple laïc, semble-t-il, seigneur des Roches à Saint-Quentin de Touraine. On se mit d'accord sur la meilleure solution: l'abbé abandonna tous ses revenus pour une pension de 2500 livres, qui sera portée progressivement à 3500 sous son dernier successeur. Il fut suivi par Louis de Menou, puis son frère Claude, d'une ancienne famille de Touraine, bien connue en Bretagne.

Le monastère reprend vie. Les travaux de restauration prévus par le plan de 1644 sont réalisés en 1672. La ferveur populaire se réveille; l'abbaye devient le centre d'un pèlerinage très suivi; on y vénère nombre de reliques insignes, telles que le Chef et un doigt de Saint Mathieu, partie des Chefs de Saint Etienne et de Saint Laurent, reliques de la Vraie-Croix, de Sainte Madeleine, de Sainte Elisabeth, de Saint André, de Saint Robert, etc ...

C'est également à cette époque que fleurissent à l'abbaye des religieux renommés pour leurs vertus autant que pour leur science: Dom Grégoire Prud'homme, profès de Saint-Melaine, qui apprit le breton pour tenir la petite école de la paroisse; Dom Pierre Guingats « un des plus saints de la Congrégation », qui passa également à Landévenec ainsi que Dom Pelletier, ce Pic de la Mirandole des lettres bretonnes, originaire du Mans, auteur d'un savant dictionnaire de la langue bretonne.

Mais à Saint-Mathieu, comme un peu partout en Bretagne et en France, passée la ferveur du début, ce ne fut qu'un arrêt dans la décadence, malgré les louables efforts de

quelques abbés commendataires de haut mérite, comme Léonor de Romigny, Syndic de la Sorbonne, vicaire général de Paris, qui s'attira la haine des Jansénistes pour l'intégrité de sa foi; Gouyon de Vaudemont, évêque de Léon et, le dernier en date, Adrien de Robien, d'origine bretonne, doyen de la cathédrale d'Auxerre.

Le domaine de l'abbaye.

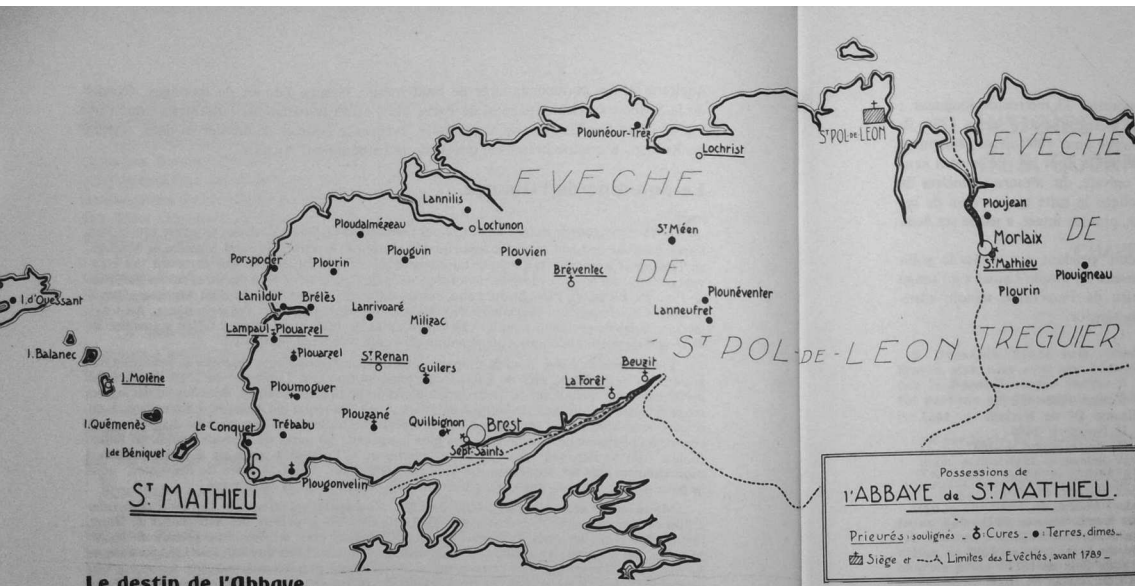
NOUS renvoyons le lecteur à la carte des possessions de Saint-Mathieu, groupées toutes dans l'ancien évêché de Léon, sauf une remarquable exception, le prieuré de Saint-Mathieu de Morlaix, en Tréguier. Ce prieuré était une véritable seigneurie à fief et juridiction, qui percevait des redevances dans tout le vieux Morlaix, du Dossen au Marc'hallac'h et à Kernéguez, et sur les paroisses de Plourin, Ploujean, Plouigneau, voire, sur les différents couvents de la ville: Minimes, Dominicains, Calvairiennes, Collégiale de Notre-Dame du Mur, Confrérie des agonisants. Au total, les 36 articles de son rentier ne lui valaient pas plus de 1182 livres, dont il fallait soustraire les 750 livres de portions congrues du recteur et du « curé » de Saint-Mathieu.

Les prieurés de Léon, pour la plupart, n'étaient pas plus opulents, quoique de fondation très ancienne. Goello-Forêt, près de Landerneau remontait à saint Ténéan: en 1786 il est réduit à 900 livres de revenus bruts. Le prieuré tout voisin de Beuzit-Conogan, dont les ruines agrestes se dressent au tournant de la route nationale, avait des rentes à Ouessant, Lanneuffret, Lannivoaré et St-Méen. Tout son rapport passait à régler les traitements du curé et du vicaire. Le prieuré de Saint-Renan de Molène était des plus modestes: 90 livres de revenus; celui de Saint-Renan ville ne dépassait pas 225 livres, tandis qu'à Lothouou, près de Lannilis, desservi ordinairement par un bénédictin, on atteignait 600 livres. Saint-Mathieu de Bréventec, dont la paroisse comptait 63 âmes, était plus enviable encore avec ses 1400 livres.

Monsieur de la Marche, évêque de Léon, s'occupait fort utilement, de réunir ce dernier à l'un de ses séminaires. L'évêché avait déjà capté en 1766, le prieuré des Sept-Saints de Brest, témoin des fastes antiques de la cité. Lampaul-Plouarzel était le plus riche prieuré de Saint-Mathieu, qui le perdit, d'ailleurs, à la veille de la Révolution. Dans une lettre de 1786 à l'évêque, les moines constatent que « ce prieuré, qui vaut infiniment plus les quatre autres (encore à leur disposition), leur a été enlevé par un M. Ollivier, prêtre séculier, qui l'a résigné à M. Picot, jeune clerc de Brest, qui y réside avec sa famille, en retirant 2000 livres et plus. » Au fait, l'évêque songeait également à en faire attribuer les revenus à la paroisse de Plouarzel ou à son séminaire. On ne peut lui en vouloir de s'employer à une meilleure répartition des biens monastiques et ecclésiastiques; il réussit parfaitement avec le prieuré de Sainte-Croix de Lochrist, autrefois le plus riche de la Bretagne. D'accord avec l'abbé de Saint-Mathieu, il le fit joindre à son grand séminaire, qui possédait déjà les petits prieurés de l'île de Batz et d'Ouessant. Le Supérieur se fit autoriser en 1784 à abattre l'église du prieuré, à condition de la remplacer par un local de 40 pieds de longueur sur 21 de largeur, sans grand caractère, mais il laissa subsister l'« antique clocher, chanté par Brizeux. »

L'abbaye percevait des redevances féodales, dîmes, etc ... dans plus de 90 villages, par exemple à Guilers, dont les récalcitrants paroissiens demanderont dans leurs Cahiers de doléances « la suppression de cette abbaye riche de 20 000 livres et ne comptant pas plus de trois religieux ». Nous sommes loin de compte: même avec les prestations des paroisses voisines soumises à sa mouvance directe: Plougonvelin, Lochrist et Saint-Mathieu (1), elle ne totalisait pas plus de 18 000 livres de revenus avec 14 000 livres de charges dont la rente de 6 000 due à l'abbé qui devait acquitter, de son côté, les portions congrues du clergé des trois paroisses susdites, soit 2 500 livres environ. Il restait 3 378 livres pour les six religieux de chœur prévus par la fondation, or, il n'étaient plus que trois, donc assurés d'un traitement fort convenable. La place n'était sans doute pas si enviable, car nous les verons solliciter, mais vainement, un transfert de résidence.

(1) Ne pas confondre avec la chapelle de Lochrist en Plourin-Ploudalmézeau, dépendant également de l'abbaye.



Le destin de l'abbaye.

SAINT-MATHIEU au péril de la mer, pourrait-on dire aussi bien que du Mont-Saint-Michel. Cette escale presque obligée sur la route des Espagnes ou vers les mers du Nord était livrée sans cesse aux coups de la mer, qui a fait reculer le rivage de plus de 150 mètres depuis le XV^e siècle, et surtout exposée aux assauts des ennemis intéressés à la prise de ce bastion avancé de la Bretagne. Nous ne pouvons énumérer en détail les sièges, pillages et destructions dont fut victime l'abbaye depuis l'attaque des Normands en 875 jusqu'à la tentative de débarquement en masse des Espagnols en 1597 : la tempête, pour une fois secourable, se chargea de disperser sans rémission cette nouvelle Armada.

L'abbaye a vu passer à ses pieds, et trop souvent dans ses murs, les pillards anglais, alliés de Jean-sans-terre, en 1218, puis, en 1288. Huit ans plus tard, c'est la flotte de 352 voiles du comte de Lincoln; puis, les batailles presque continuelles de la guerre de succession de Bretagne, jusqu'en 1370, où Olivier de Clisson fait un massacre des occupants étrangers. Jean IV, retour d'Angleterre en 1375, passe la garnison au fil de l'épée; en 1403, Guillaume du Châtel du Penhoat disperse la flotte anglaise, qui, quelques mois après, détruit 80 vaisseaux marchands dans le port. C'est au large de Saint-Mathieu que Hervé de Porzmoguer saute glorieusement avec la Corde-

lière, en 1512. On garde surtout le souvenir du désastre de 1558. Si les milices, sous la conduite de du Châtel contraignirent les Anglais à se rembarquer et détruisirent complètement l'arrière-garde hollandaise, tout avait été mis à feu et sang dans un rayon étendu : il ne restait plus que 8 maisons debout sur 450 au Conquet; Plougonvelin et Lochrist n'avaient pas été moins durement traitées. L'abbaye avait été en partie incendiée et avait perdu presque tout son mobilier. Les dégâts furent réparés grâce à l'abbé Claude Dodieu, mais le port et la cité importante qui l'avoisinaient ne retrouvèrent jamais leur prospérité d'antan.

Les moines, accablés par l'insécurité de leur situation — ne disait-on pas que la mer s'engouffrait jusque sous le sanctuaire — demandèrent, dès 1688, à se réfugier à l'abri des remparts de Brest, comme l'obtinrent les Carmes et les Capucins. Ils s'offraient à « administrer aux habitants le sacrement de pénitence et autres, compatibles avec leur état et profession ». Malgré la réponse favorable de la municipalité et de l'évêque, le roi, qui tenait à ses moines pour surveiller les côtes, opposa son veto; il en fut de même en 1742, quand les religieux proposèrent de prendre à leur compte la paroisse Saint-Louis : on tenait à leur fidélité.

En fin de compte, ils avaient demandé la suppression du titre abbatial, la nomination de tous les prieurés devant revenir à la couronne. La Révolution se chargea de les relever de leur faction, abolissant définitivement tous leurs privilèges, en particulier le fameux droit de bris et naufrages, le droit de brieux, d'ailleurs revendiqués en 1631 par le cardinal de Richelieu, et passés au Domaine en 1743.

La fin de l'abbaye fut sans histoire. Il ne restait plus que quatre religieux de cœur, tous d'origine bretonne, ce qui est exceptionnel : le prieur, Dom Joseph Baron, le sous-prieur, Dom Félix Chautard de la Vicomté, le procureur Dom Pierre Gendrot, et Dom Laurent Thomas. Il semble bien qu'ils ont d'abord refusé tous quatre de profiter de la faculté que leur offrait la loi de rentrer dans le monde, mais leur constance fut sans lendemain : ils prêtèrent tous le serment à la Constitution Civile du Clergé. Dom Gendrot, curé jureur de Saint-Renan, dut se retirer devant l'hostilité de la population, Dom Thomas fut vicaire à Saint-Sauveur de Brest et mourut en 1801 à Recouvrance.

La liquidation des biens suivit son cours. Les 621 volumes, dont plus de 130 in-folios, se retrouvent à la Bibliothèque du Port de Brest, ainsi qu'un seul manuscrit, le *Compendium* de Dom Le Tort; il reste trois reliques, des moins importantes, à l'église de Plougonvelin.

On aurait pu utiliser les bâtiments, dont l'un mesurait 35 mètres de longueur : hôpital, corderie, magasin à chaussures; on ne put se mettre d'accord, et en 1796, ils ne constituaient plus qu'« une immense ruine », vendue pour 1800 livres seulement.

L'administration du Domaine a conservé la belle église dont les ruines sont sans doute les plus impressionnantes de Bretagne. La nef ogivale, qui mesure 60 mètres de longueur pour 20 de largeur et autant en hauteur, aligne la suite majestueuse de ses piliers derrière la sobre façade ouest romane; le chœur, presque intact, a gardé ses deux hautes travées voûtées.

Le beau phare moderne, héritier du feu qu'entretint pendant des siècles la sollicitude des moines, veille sur cet ensemble grandiose, devenu un simple « amer » à l'usage des navigateurs qui passent au large de Saint-Mathieu de Fine-Terre, témoin silencieux d'un millénaire d'une vie monastique désormais révolue.

LISTE DES ABBES

- | | |
|---|------------------------------------|
| 1. Saint Tanguy 6 ^e -7 ^e siècle | 20. Jean Rouxel 1408-1422 |
| 2. Siméon vers 870 | 21. Guillaume IV de Kerlech + 1467 |
| 3. Eudon | 22. Jean II Nouel + 1486 |
| 4. Tiriéon | 23. Jean III de la Forest + 1487 |
| 5. Curion | 24. Jean IV Brunet + 1515 |
| 6. Daniel en 1110 | 25. H. Le Jacobin + 1524 |
| 7. Pérennés en 1157 | 26. Hamon Barbier en 1533 |
| 8. Inisan en 1210 | 27. Claude I Dodieu en 1552 |
| 9. Hervé + 1218 | 28. Fr. de Kernec'hiou en 1571 |
| 10. Rivallon + 1229 | 29. Cosme Ruggieri en 1583 |
| 11. Yves I de la Palue | 30. André de Lysa jusqu'en 1617 |
| 12. Yves II de la Palue | 31. Jean V de Foix en 1617 |
| 13. Even | 32. Louis I de Jouhan en 1624 |
| 14. Yves III + 1315 | 33. N. Labat + 1633 |
| 15. Guillaume I de Kerlec'h en 1332 | 34. Louis II de Fumée + 1657 |
| 16. Philippe en 1343 | 35. Louis III de Menou + 1702 |
| 17. Guillaume II Dogan en 1350 | 36. Claude II de Menou + 1721 |
| 18. Even Glébeuf en 1373 | 37. Léonor de Romigny + 1739 |
| 19. Guillaume III de Kerlech + 1400 | 38. Gouyon de Vaudurant + 1779 |
| | 39. Adrien de Robien en 1780 |

On consultera avec profit, outre les Archives départementales particulièrement riches, et à la Bibliothèque du port de Brest la liasse 165; aux archives de l'évêché, l'analyse des pièces diverses conservées à Plougonvelin; surtout les deux notices consacrées à l'Histoire de l'Abbaye par Levot en 1894 et par Urscheller en 1892 (2^e édition).

HISTOIRE DU ROYAL MONASTÈRE DE S. GUENNOLE DE LANDEVENNEC

Par Fr. NOEL MARS, 1648

CHAPITRE SECOND (suite)

SECTION VII

NOTES SUR LA SECTION VI

S. Guennolé, ayant pris congé de S. Budoc, s'en alla avec ses onze disciples par la Basse-Bretagne jusque à ce qu'il fût parvenu sur les confins de Cornouaille :

hic per pagos ad occidentem versus Domnonicos transiens circa Cornubiæ confinium perlustrans, tandem in insula que Topogegia nuncupatur, cum supradictis comitibus, prospere hospitatus est (1).

Par le chemin il fit plusieurs miracles, entre autres, de ce moribond qu'il guérit, comme j'ay dict dans la section sixième de sa vie; ce que je tire de cette chartre prise de nostre Cartulaire :

Hæ litteræ conservant, quod cum transiret S. Wingualoelus per Domnonicas partes et venisset trans fluvium Koulout, tendens ad occidentem partem, deprecabatur ut imponeret manum cuidam languido illorum; quem statim sanavit aqua sanctificata ex fonte quem illico dederat illi Dominus. Illi vero dederunt ei locum ubi pro eo monasterium fecerunt fratres in honorem S. Wingualoei. Divisio istius possessunculæ est a mari usque ad mare; sic nobiles hæredes dividerunt. Ita tamen ut in eodem loco agatur opus divinum sub cura et subjectione abbatis loci S. Wingualoei (2).

Je ne puis assurer ce que c'est cela; nostre Cartulaire met au-dessus de cette chartre: de villa Lincoult, dont nous ne jouissons pas. Toutes fois je puis dire que ce miracle se fit vers la ville de Morlais, à raison de la rivière Koulout qui est celle de Morlais.

S. Guennolé estant arrivé à Ti-bidy qui vaut autant à dire que maison de prière, car ti en bas-breton signifie maison, et bidy: prière. Le Roy Grallon, ayant

entendu parler de la sainteté de S. Guennolé, envoya un homme exprès pour sçavoir la vérité de ces choses: ce qu'ayant appris il donna la dicte isle à S. Guennolé en se recommandant à ses prières, comme je diray tantost. Or le temps auquel le Roy Grallon donna cette isle fut environ l'an 388, la première de son règne. S. Guennolé n'y fut que trois ans: car ce lieu estant trop exposé aux inclémences de l'air et tempestes de la mer, cela fut cause qu'il passa de l'autre côté de la mer, lequel paroisoit très beau et agréable. Voyla comme en parle le Légendaire de Landevennec :

Erat autem quidam collis in medio insulæ super quem cum undecim sedere et dictare consueverat discipulis. Hinc vero sylvâ conspiciuntur decora super montium posita et vallis in medio constituta, ad ortum solis conspecta. Sed magnum pelagus, cui fluvius ingens proprio nomine Amnis, quasi fere bini milliarum spatio intererat. A vallis autem medio fundo, sole cotidie protinus exorto, quasi fumus in altum porrigebatur nebula, et locus inde cotidie aspicientibus lætissimus apparebat (3).

C'est là la description de Landevennec du côté de Ti-bidy. La façon comme S. Guennolé passa la mer est admirable :

maris profundi terminum, nullo timore perturbati, sicis pedibus pertransierunt per sicum (4).

disent nos manuscrits. Ils arrivèrent au bout de la grève ou du sillon de Landevennec, où de tout temps il y a eu une croix de pierre pour marque du miracle, laquelle on a osté depuis peu. Etant arrivés en ce lieu ils rendirent action de grâces à la divine bonté.

SECTION VIII

CONTINUATION DES NOTES SUR LA SECTION VI

SUR LA DESCRIPTION DE LANDÉVENNEC, QUAND S. GUENNOLE Y ARRIVA

Après que S. Guennolé eut achevé ses actions de grâces avec ses religieux, ils entrèrent dans une forest size sur le bord la mer; puis, regardant la vallée qu'ils avaient tant considérée de Ti-bidy, ils trouvèrent dans le milieu un certain fondé fait en forme de fronde, entre-couppé de part et d'autre de montagnes sablonneuses toutes entourées de bois, de rochers, de très aspres rochers et de très hauts remparts. De l'autre côté il est fermé et orné de la mer. Mais, afin de ne m'esoigner de nostre légendaire, je diray que le lieu où s'alla habiter S. Guennolé après qu'il fut arrivé à Landévenec, ce fut au bas de Pen-forn (qui vaut autant à dire que teste de four, car pen en bas-breton signifie bout ou teste, et forn, four); lequel lieu est au bas de cette montagne, laquelle n'est guère haute. Elle est entourée de mer: car, tant du côté de l'orient, du midy que du septentrion elle est ceinte de la mer, ne plus ne moins qu'un arc quand il est bien bandé, les bouts duquel vont se perdre entre des montagnes qui sont du côté du midy et du septentrion; pour l'occident il est caché et borné par les hautes futaves, lesquelles déclinent à l'orient. On ne peut entrer en ce lieu que par l'occident; sa face est à l'orient, où il n'y a que la clôture du monastère.

Lieu très agréable et à l'abbay, et au soleil, selon mesme son étimologie, car Land en bas breton signifie lieu et tevenec, à l'abri. En effet, il est à couvert de tous vents, excepté de l'orient. Ce lieu est comme un petit paradis, éclairé dès le fin matin par le soleil. Aussy les fleurs et les fruicts y viennent plus-tost qu'aux environs, et les feuilles tombent plus tard. Mais entendons parler nostre légendaire :

Per totum ab orientali et australi nec non aquiloni plaga mari profundo cingitur, veli arcus ex parte occidentali introitus est loci illius; facies sua ad orientem respicit. Locus quidem amoenissimus atque ab omni pene vento, excepto paululum orientali, intangibilis, velut quidam paradus ad ortum solis splendide conspicuus, primim singulos per annos flores et germina erumpens, ultimo folia amittens (5).

dict nostre légendaire.

Je tire de tout ce que dessus que le Rd Père Albert n'a pas de raison d'avouer dans la Vie de S. Guennolé que Grallon lui donna son chasteau de Tévenec pour y bastir un monastère; car comment nostre chroniqueur eut-il oublié ce chasteau, lequel eut sans doute apporté beaucoup de beauté à ce lieu de Landévenec ? Deuxièmement la chartre de fondation de ce monastère que je rapporterai tantost, n'en dict rien, et si elle spécifie tout ce que le Roy Grallon donna à S. Guennolé. Troisièmement, vous verrez en suite comme dans le second changement que fit S. Guennolé à Landévenec, il n'est plus parlé de ce prétendu chasteau. Je dis bien davantage: ma croyance est que Landévenec estoit de l'héritage de S. Guen-ael, comme il est porté par une chartre de ce monastère, laquelle dict :

Languennoc haereditas S. Guen-haeli, qui primus post S. Wingaloeum abbas fuit, (6).

car Landévenec est tantost nommé Languennoc, d'autres fois Lantevennoch et d'autres Landewinnoch, qui sont les mesmes. De plus, comment est-il possible que des religieux qui cherchoient la solitude se seroient mis proches un chasteau ? Est chose pourtant certaine que l'abbaye a été bastie comme un chasteau, comme il paroît par la structure de la sacristie d'à présent, qui est un des premiers bastiments de ce monastère.

Mais on objectera: lorsqu'on fit les nouveaux bastiments, l'on trouva de fort larges et profonds fondements, ce qui dénote y avoir eu un chasteau en ce lieu. De plus, l'on a trouvé devant le vieux dortoir une grande et large muraille au bout de laquelle mesme il y avait une tour démolie.

A quoy je répons: premièrement, comme j'ay dict que le monastère estoit basti en forme de chasteau; deuxièmement, que toutes ces forteresses ont été faites par les abbez de Landévenec pour se défendre des invasions des Anglais et autres nations. Car, c'est une chose certaine, que si l'on n'eut fortifié cette abbaye, qu'elle ait esté la lutte continueelle des nations estrangères. L'on void enco-

re une tour du côté du bourg de Landévenec, laquelle confirme tout ce que je viens de dire.

Pour ce qui est de ce chemin du Roy

Grallon que l'on dict avoir esté trouvé, ce sont des moqueries: car il y a vingt ans que ce passage estoit celui par lequel ceux du bourg venoient à la mer.

SECTION IX

NOTES SUR LA SECTION SEPTIESME

La fontaine miraculeuse dont il est parlé dans cette section, c'est celle qui est dans la cour du logis abbatial, qui passe par dans la cour du monastère et s'en vat dans la mer.

Le Roy Grallon, ayant rencontré S. Guennolé à Poul-caruan, à trois lieues de Landévenec, sur le chemin de Chasteaulin, il parla à luy et luy donna ce qui s'ensuit, qui est proprement la chartre de fondation de Landévenec.

Acte de fondation de Landévenec.

Ego, Gradlonus, gratia Dei rex Britonum nec non ex parte Gallorum, cupiebam videre sanctum Dei Wingaloeum ex multis temporibus; idcirco obvius fui illi per viam in loco qui vocatur Pul-caruan. Et ideo do et concedo de mea propria haereditate S. Wingaloeo, in decumbitione, et ut mereat coelestia regna, et ejus preces assiduas pro anima mea atque pro animabus parentum meorum, sive vivorum, sive defunctorum, nec non et eorum qui futuri erunt. Et ideo innotescere cupio per istas litterulas quid volo illi dare coram multis testibus Cornubiensibus nobilissimis et fidelissimis. Tribum Caruan, XIV villas; et insulam quae vocata est Seizhun cum omnibus ejus appenditiis. Tribum Petran XXX villas, Tribum Clecher VII villas, et omnem plebem Arcol, à mari usque ad mare, et omnem plebem Telchruc (excepto Lanloebon). Tertiam partem Pleu-Crauzon ejusque Ecclesiam, Muarpreen, Landt-loet in perpetuum haereditatem (7).

Il n'y a point de date à cette chartre. Toutesfois l'on peut bien conjecturer le temps. Car S. Guennolé n'ayant demeuré que trois ans à Tibidy, puis passé à Landévenec, il est croyable qu'il n'y avait pas plus d'un an qu'il y estoit quand le Roy Grallon luy donna tout ce lieu, qui fut environ l'an 390.

Le Roy Grallon chérit tant la conversation de S. Guennolé qu'il vint plusieurs fois à Landévenec pour le voir, et se servait de son conseil, comme j'ay vu par une chartre, qui dict que S. Corentin et S. Guennolé estoient avec le Roy Grallon lorsqu'il tenait son conseil:

Idcirco erant ibi sanctus Corentinus isdemque S. Wingaloeus ad colloquium regis atque in concilio.

L'on jouit encore à présent de tout ce que donna le Roy Grallon à S. Guennolé et qui est spécifié dans la chartre de fondation susdite, excepté de la cure de Crauzon, laquelle n'est plus à présent à la présentation de l'Abbé, pour ce Landloébon, que l'on appelle à présent Lan-tois, si est-ce toutes fois que l'on n'en jouit pas.

Environ l'an 402, Rivellen, fils du roy Grallon et la Reyne Adevisia, estant mort, il fut enterré à Landévenec. Le Roy donna pour la rémission de son âme et pour sa sépulture trois tributs, comme il paroît par le commencement de cette chartre:

Rurus sub eodem hujus temporis articulo, hae litterae narrant quod filius meus amantissimus Rivellenus, et ego Gradlonus, gratias Dei rex, do et concedo in decumbitione, S. Wingaloeo pro anima ejus sepultura ejus, tribus tres de mea haereditate propria, etc...

Il donna aussi à S. Guennolé de quoy lui faire son sépulchre, comme il paroît par la chartre de la vicarie de Landrevarzee, que je rapporteray après.

Ce roy, selon les auteurs de Bretagne, succéda à Conan Mériadec, le premier roy de la Petite Bretagne, l'an 388. Il fit la guerre aux Aquitains, fonda l'église cathédrale de Kemper, les abbayes de Landévenec, de S. Jagu et de S. Gildas de Rhuy. Il mourut à Kemper l'an 405 et fut enterré à Landévenec dans une petite chapelle voutée, basse, petite et étroite. Le sépulchre est à main droite, lequel est fort simple et court. Il y a une croix en relief dessus, laquelle est de pierre mastiquée, comme est le sépulchre. Sur la porte de cette chapelle il y a eu de tout temps un épitaphe en l'honneur de ce Roy, lequel on a renouvelé depuis peu. En voycy les propres mots :

Hoc in sarcophago jacet inclita magna propago Gradlonus magnus Britonum Rex mitis ut agnus.

Noster fundator, vitae coelestis amator, Illi propitia sit semper Virgo Maria. Obiit anno Domini CCCC. V. (8).

Encore à présent les paroisses voisines du monastère de Landévennec comme Arco, Dinault, S. Nuic, Telgruc, Croazon, Châteaulin et plusieurs autres viennent tous les ans le 5 Janvier célébrer plusieurs messes, chanter une grande et dire l'office des morts. Lesquels sont récompensés de Monsieur l'Abbé.

Les obsèques du Roy Grallon se firent avec beaucoup de solennité, comme il conste par un fragment qui fut trouvé à Landévennec l'an 1629, qui portoit ce titre :

DE EXEQUIIS REGIS GRADLONIS FUNDATORIS NOSTRI.

Erant cum Guennoco episcopo pontificante Winualoc, abbas de Landt teguennok, et Haomo ejusdem castelli prior; Gildas abbas Rhuati et Halouin ejusdem loci prior. Hicuo abbas. Monachi Jacut Daniel, Biabilus, Martinus, Guennaël, Billi et alii plurimi. Halcum presbyter de Arco, Perceual, presbyter Dinheaul, sacer-

dotes Yuo, Molihun, Israël, Ilion, Inizan, Tyrizianus, Gaufrédus, Riualion, Alfredus et alii plurimi; cum Salomone Rege et Advisia Regina. Laici Hamous comes, Fracanus consul de Leonia, Tugdonus consul de Guelouia, et alii plurimi.

Je n'ai pu retrouver cet acte. Toutes fois il a bien de l'apparence qu'il soit véritable à raison que toutes ces personnes vivoient de mesme temps. Ce Guennoc estoit évesque de Cornouailles l'an 404. S. Gildas de Rhuys estoit aussy de ce temps, avec tous ces moynes qui estoient disciples de S. Guennolé. Pour ce Fracan, c'estoit le père de S. Guennolé, lequel devant la mort du Roy Grallon estoit gouverneur de Léon. En effet, ce Roy Rhonora fort après qu'il remporta une insigne victoire contre les pirates qui estoient descendus dans le Bas-Léon.

Voyez le Père Albert en la Vie de S. Guennolé.

CHRONIQUE

Le 22 novembre, en la fête de Sainte Cécile, les moines de Kérébénéat et de Landévennec, au grand complet, à l'exception de nos deux soldats (en Algérie), entouraient le Rme Père Abbé, officiant pontificalement à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa profession religieuse. La messe achevée, le jubilaire chante, au pied de l'autel, le *Suscipe me, Domine*, ce verset du psaume 118 qui est l'expression rituelle de la donation monastique : « Soyez mon soutien, Seigneur, selon votre promesse, et je vivrai; vous ne permettrez pas que je sois confondu dans mon attente ». Les religieux reprennent ensemble le chant, unissant leur propre offrande à celle de leur commun père.

Dans l'après-midi, nous nous retrouvons dans une réunion intime. Le R.P. Prieur retrace, avec bonheur, le *curriculum* monastique du Révérend Dom Louis-Félix, depuis son entrée à Kérébénéat et son noviciat à l'abbaye d'En-Calcat. Puis, l'on s'édifie à la lecture par les novices, intimidés comme il se doit, de textes anciens et nouveaux touchant la vie religieuse et contemplative. L'on se détend aussy à entendre des chants, délicatement exécutés et inédits pour l'auditoire. Le tout put être copieusement commenté au cours de la petite promenade qui suivit ...

Le Père Abbé, très touché de la sympathie et des prières qu'à cette occasion lui ont offert beaucoup de nos amis et bienfaiteurs, les en remercie vivement, en s'excusant de ne pouvoir les attendre chacun individuellement.

Landévennec a pris son vêtement d'automne, puis d'hiver; les jours en furent particulièrement beaux, ce qui nous permit de jouir d'un spectacle vraiment féérique en certains jours, mais les moines ne s'arrêtent pas à de telles considérations, ou plutôt ils ne s'y arrêtent que pour en remercier le Seigneur et lui rendre gloire. Ils purent en profiter pour accomplir dans de meilleures conditions les travaux de saison, en particulier le ramassage des betteraves auquel, selon une tradition qui tend à bien s'établir, des voisins complaisants vinrent charitablement s'associer; puis ce furent les labours, un peu de nettoyage des bois, les semailles et même l'implantation de deux vergers sur un champ trop en pente pour la culture normale, et sur un terrain vague récupéré. Par ailleurs un bull-dozzer abattait quelques talus devenus inutiles et qui diminuaient la surface de l'exploitation.

Au chantier, les travaux suivent leur cours, qui n'est pas toujours celui que l'on avait pu prévoir : quelques retards sont venus du retrait prématuré d'une partie de l'équipe des maçons, et il faut que les divers corps d'état soient très attentifs, au point où nous en sommes, pour ne pas gêner leurs collègues des autres branches. Le visiteur remarque surtout les deux escaliers dont le carrelage a été fini et les enduits achevés; l'installation sanitaire et la plomberie avancent à grands pas, la dernière rampe vient d'être posée dans l'escalier de la tour et les portes en ferronnerie sont attendues incessamment. Quant aux menuisiers, il leur a suffi de quelques journées pour achever en presque totalité le montage et la pose des portes intérieures. A l'extérieur, notons la pose des « seuils » qui donnent accès aux pièces et couloirs de l'étage de la cour du cloître, et le début de l'installation de gaz propane pour l'alimentation de la cuisine provisoire. Pendant ce temps nos peintres, après s'être longuement affairés autour d'un vieux compresseur, ont mené à bien la peinture de la chapelle provisoire, dont la tente, choisie après de longues mises au point, s'est orientée vers un blanc très légèrement nuancé de gris. Les cloisons des cellules seront au contraire dans un ton ivoire. Mais auparavant il faudra en achever le nettoyage, ce qui n'est pas un petit travail; tel est bien l'avis du noviciat qui, renforcé de quelques frères et pères, y a consacré un jeudi; il n'y eut même pas un étage de terminé, malgré l'ardeur de tous. Il faudra donc revenir : perspective qui ne déplaît à personne ! Une équipe de courageux de Plougastel est venue aussy un certain samedi : des terrassiers mirent la dernière main à la fosse de la cuve à mazout, commencée par la communauté de Landévennec « à ses moments perdus ». Les autres procédaient à un stockage de matériaux, rangement et chargement de bois ... « On travaille plus dur que sur le port de Brest », tel fut le cri du cœur qui résumait bien l'atmosphère de la journée et l'ardeur des participants, sous la conduite de leur actif aumônier.

(1) Après avoir traversé le pays de la Domnonée en direction de l'Occident et cheminé sur les confins de la Cornouaille, il s'installa enfin heureusement dans une île qui s'appelle Topopegia avec ses susdits compagnons.

(2) Voici ce qu'on lit: Saint Guénolé traversait les contrées de la Domnonée, se dirigeant vers l'Occident, et avait franchi la rivière Koulout, quand on le pria d'imposer les mains à un moribond; il le guérit aussitôt avec de l'eau bénite, qu'il puisa à une fontaine que, sur-le-champ, lui avait donné le Seigneur. En retour, on lui fit don d'un lieu, où les frères établirent un petit monastère en l'honneur de saint Guénolé. Les limites de ce petit domaine vont d'une eau à l'autre, comme le déterminèrent plus tard ses nobles héritiers; en sorte cependant qu'en ce même lieu l'Office divin fut accompli par les soins et sous la dépendance de l'abbé du « lieu de saint Guénolé ».

(3) Or il y avait au milieu de l'île un monticule sur lequel il avait coutume de s'asseoir et de s'entretenir avec ses onze disciples. De là on apercevait sur une hauteur une belle forêt coupée en son milieu, ainsi qu'un vallon orienté au Levant. Mais un grand bras de mer auquel (se mêle) un cours d'eau considérable, l'Aulne de son nom propre, les en séparait d'une distance qui pouvait bien avoir près de deux milles. Du fond de la vallée, chaque jour, au lever du soleil, une légère brume s'élevait comme une fumée, et ce lieu, quotidiennement sous leurs yeux, apparaissait fort agréable.

(4) Ils traversèrent les limites de cette mer profonde à pied sec, sans la moindre difficulté.

(5) Totalement entouré du côté de l'Orient et du Midi ainsi que du Nord, par une mer profonde, (ce lieu) était en for-

me d'arc... c'est du côté de l'Occident qu'est l'entrée de ce lieu, qui regarde vers l'Orient. Lieu à la vérité très charmant, presque entièrement à l'abri de tout vent, sauf des vents d'Est; tel un paradis éclatant de splendeur au lever du soleil, le premier à donner chaque année à profusion fleurs et fruits, le dernier à perdre ses feuilles.

(6) Languennoc, héritage de S. Guennaël, qui fut le premier abbé après S. Guénolé.

(7) Moi, Grallon, par la grâce de Dieu roi des Bretons et d'une partie de la Gaule, je désirais depuis longtemps voir le saint de Dieu, Guénolé; c'est pourquoi j'allais à sa rencontre sur la route au lieu qui s'appelle Poul-Caruan. Et pour cela je fais à S. Guénolé, sur mon propre héritage une donation en toute propriété afin de mériter le royaume du ciel et (l'aide de) ses prières assidues, pour mon âme et celle de mes parents, vivants et défunts, et aussy pour ceux qui viendront après moi. A cet effet, je désire faire connaître par ces lettres ce que j'entends lui donner en présence de nombreux témoins très nobles et très fidèles de Cornouaille. La trêve de Carvan, XIV villages; et l'île qu'on appelle Seizhun, avec toutes ses dépendances. La trêve de Petran, XXX villages. La trêve de Clecher, VII villages et tout le territoire d'Argol, d'une mer à l'autre, et tout le terroir de Telchruc (excepté Lanloebon). Le tiers de Pleu-Crauzon et son église. Muarpreen Landt-Loet, en héritage perpétuel.

(8) Dans ce tombeau git une race grande et illustre, le grand Grallon, roi des Bretons doux comme un agneau, notre fondateur, aimant la vie du ciel. Que la Vierge Marie lui soit toujours propice. Mort l'an du Seigneur 405.

Nous pouvons, dès à présent, informer nos amis et lecteurs que l'inauguration du nouveau monastère de Landévennec est prévue pour le 7 Septembre 1958

BIBLIOGRAPHIE

Collection « La Croix de S. Pierre », présentée par les Moines de la Pierre-qui-Vire (Desclée De Brouwer).

1. **COURTES PRIERES POUR LE CHRETIEN DANS LE SIECLE.** Selon le cycle des demandes du Pater, ce recueil de textes scripturaires, liturgiques, patristiques, ainsi que d'extraits d'écrits spirituels anciens ou modernes, sera apprécié de tous ceux qui désirent alimenter leur prière personnelle aux meilleures sources et lui donner une plénitude vraiment chrétienne, ecclésiale. Utile aux débutants en oraison, il le sera aussi à ceux qui sont déjà plus avancés sur cette voie; il permettra, enfin, à ceux qui ont à exprimer une prière collective de trouver des formules authentiques, modernes, courtes et mettant toujours — ce qui est l'essentiel de la prière — au contact de Dieu. La présentation et les tables, en facilitant la recherche du texte adapté contribueront à faire de ce recueil l'ami et le compagnon qui a sa place dans la bibliothèque, le sac de route, celui que l'on est heureux de rencontrer aux jours de joie ou d'épreuve.

2. **Adalbert Hamman o.f.m. : PRIERES EUCARISTIQUES DES PREMIERS SIECLES.** Toutes ces qualités se retrouvent éminemment dans ce second recueil, dû à l'auteur des « Prières des premiers chrétiens » (A. Fayard). Les deux ouvrages ne font d'ailleurs pas double emploi, le but du présent fascicule étant surtout pratique : fournir au fidèle, à côté de son missel, des textes liturgiques qui étoffent et renouvellent sa prière. Tous les fidèles cultivés y trouveront un aliment à leur méditation, leur action de grâces, leur visite au Saint Sacrement. Il deviendra surtout le livre de chevet de tous ceux qui doivent préparer un texte de célébration (commentaire de messe...) et dont le travail sera guidé par les tables et la préface. Le catholique de rite romain s'ouvrira à une prière « catholique » en découvrant les textes liturgiques de l'Eglise d'Orient; chaque période de l'année liturgique, chaque état de la condition chrétienne y sont évoqués.

— *La Pierre-qui-Vire*: « LE SACRE-CŒUR, DANS LA BIBLE ET LA TRADITION ».

Selon une formule analogue à celle des ouvrages déjà présentés, le but recherché est ici de « choisir les textes essentiels tirés de l'Écriture, des révélations des saints, des œuvres spirituelles, enfin des documents officiels de l'Église, pour les présenter aux fidèles de notre temps ». C'est dire tout son intérêt pour aider le chrétien à entrer plus pleinement dans cette dévotion d'Église. Groupés selon des thèmes évocant tout d'abord l'amour de Dieu et le cœur de Jésus, puis le reflet de cet amour divin dans l'œuvre de Dieu, et en particulier dans le cœur des hommes, ces textes nous amènent, dans une troisième partie, aux deux grandes formes de la dévotion au Sacré-Cœur : consécration et

réparation. Dans tout cet ensemble, très riche et très pratique en même temps (il faudrait tout citer), on regrettera seulement que certains textes scripturaires n'aient qu'un rapport vraiment assez éloigné avec le Sacré-Cœur, peut-être, parce que le mot « cœur » s'y trouve; ainsi lisons-nous, dans un appel à Dieu, extrait du Ps. 61 : « le cœur me manque ». Certes, nous dit-on, le mot se trouve plus de mille fois dans la Bible, c'en est donc un mot-clé, mais il eût été sans doute préférable de s'en tenir aux textes plus caractéristiques, ce qui aurait permis de mettre plus en relief les passages fondamentaux, ceux que la liturgie et la théologie nous donnent comme bases à cette dévotion. Mais ce n'est que critique de détail, et l'on ne peut que souhaiter que la diffusion de ce recueil permette à de nombreuses âmes de réaliser le souhait exprimé par S. Augustin : « que soit tout entier gravé dans votre cœur Celui qui, tout entier, fut pour vous cloué sur la Croix ».

• **VOCATION CISTERCIENNE : « LA TRAPPE ET SON MYSTÈRE »** par un moine de Notre-Dame de Timadeuc, 300 Fr. à l'abbaye (par Bréhan-Loudéac, Morbihan).

Sous une couverture illustrée d'une belle photographie, voici une plaquette de format pratique, bien en mains, de moins de soixante pages; c'est sous une forme moderne, un aperçu succinct mais complet de la discipline de la Trappe; nous dirions assez bien « Digeste Trappiste ». Dans un style aisé, solidement nourri de fortes pensées, l'auteur entreprend d'abord, avec la discrétion qu'il convient, de souligner ce qui caractérise la vie de nos frères en saint Benoît; puis il expose le véritable sens de la vie monastique, trop souvent méconnu. On appréciera surtout le chapitre, sur les observances, une mise au point agrémentée de vignettes au dessin bien élevé; la pénitence, l'obéissance, la vie commune, le travail manuel et, couronnant le tout la *lectio divina*: c'est cet ensemble harmonieux, spécifiquement bénédictin, qui conduit, comme par la main, le Trappiste au sommet de sa destinée temporelle et éternelle: piété et contemplation. Pour finir, une courte bibliographie à l'usage des postulants, et une liste des monastères de langue française.

• **A paraître en décembre :**

DICTIONNAIRE DES INSTITUTS RELIGIEUX EN FRANCE. (160 p. - 650 Fr. franco.)

Cet ouvrage contient une brève notice sur chacun des Ordres et Congrégations d'hommes existant en France. Il indique sommairement le but, les activités, les modalités d'admission, et la vie particulières à chaque institut, de nombreuses adresses de maisons de formation. Ce volume sera un guide très utile pour aider à orienter des vocations...

REMERCIEMENTS. - Il nous faut d'abord remercier les personnes qui ont fait don de vieilles pierres tombales pour le dallage du cloître de Landévennec; certaines serviront peut-être même de tables d'autel. Qui ne se réjouirait d'un tel usage ?

Pour ce qui est de nos futures cloches, notre discret appel a reçu quelques échos; outre des lots de métal offerts, des versements ont été effectués à notre compte. Merci. Mais... nous sommes encore loin de pouvoir couvrir la dépense prévue pour leur coulage et leur installation.

ABONNEMENT

Nul ne s'étonnera de la hausse de notre prix d'abonnement pour l'année 1958
350 francs, ordinaire **800 francs, de soutien**

Pour faciliter le bon ordre de nos comptes, qu'on veuille bien :
 régler de préférence à la réception de ce numéro de Janvier
 mentionner sur le talon de chèque : « Pour abonnement à PAX 1958 »

LES AMIS DE LANDÉVENNec

MEMBRES DONATEURS

Mme Vve Ducrot, Bénodet.
 M. Le Bossé, Concarneau.

MEMBRES FONDATEURS

M. Jean Balbous, New-York.
 Mme Vigouroux, Tréboul.
 Mme Guyader, Châteaulin.

DEFUNTS.

M. le chanoine Soubigon — M. le chanoine Lespagnol, Quimper — M. l'abbé Kerbervé, Loc-Marie-Plouzanté — M. l'abbé Ambroise Salou, Saint-Frégant — Colonel Charles Menetrier, La Flèche — Mme Vve Corlosquet, Plouider — Mme Inizan, Irvilleac — M. Lagarde, Landerneau — M. Claude Abgrall, Guilian — M. Stanislas Déroff, Plougoulin — M. Claude Olier, Trézillié — Mme François Le Verge, Plouider — Mme François Le Roux, Plouider — Mlle Marie Morizur, Trégarantec — Mlle Marie-Anne Hélias, Plozévet — Mme Jules Bazin, Landerneau — M. Joseph Simon, Mespaul — Mlle Anne Kervingant, Rostrenen — Mme Vve Bellec, Lanhouarneau.

Que luise pour eux la lumière éternelle !

Couverture.

ADORATION DES MAGES, Ploudiry. — Ces bois polychromés perdent beaucoup de leur charme à être vus en noir. Imaginez des rouges, des bleus, des ors pour éclaircir ces étoffes salomées, brodées, taspées... L'artiste avait sûrement pour Marie et l'Enfant, quelque modèle sur lesquels il a copié les draperies, le nu, et le lauré profil de matrone romaine. (Tout cela se rattache sans doute à ces productions des charpentiers-sculpteurs de la marine brestoise étudiées par R. Couffon). Mais pour les Moisés, et le jeune page, le huchier a dû travailler par ses seules forces, d'où l'étrange dissonance de facture.

